

historique. Le sixième chapitre esquisse en deux pages les grandes étapes de l'histoire de la ville jusqu'à nos jours. Le septième chapitre, le plus fourni (p. 58-97), intitulé « guide de Constantinople », est conçu comme un guide touristique au sens moderne du terme. Cette présentation originale aide le lecteur d'aujourd'hui à percevoir concrètement l'aspect de la ville protobyzantine en lui permettant de se comporter comme un voyageur de l'époque byzantine auquel six promenades sont proposées : « le centre-ville », « Le long de la Mese », « Autour de l'Acropole », « Au-delà de la porte dorée », « Le Sud de la ville », « Le quartier de Sykai ». Les édifices et les ensembles urbanistiques décrits dans ces parcours sont signalés en grasses, ce qui facilite grandement leur repérage dans le corps du texte. Deux plans de Constantinople et un plan du palais impérial, accompagnés de numéros renvoyant à des légendes, aident à comprendre la localisation des édifices mentionnés. Néanmoins, il eût été plus commode d'insérer ces numéros dans le corps du texte, ce qui aurait épargné au lecteur des va-et-vient constants entre le texte, les légendes et les plans. Sept photos en noir et blanc illustrant les reconstitutions de certains édifices évoqués, aident le lecteur dans sa représentation mentale des ensembles architecturaux disparus. La deuxième partie offre un corpus de textes variés qui, comme le signale A. Berger, donne directement la parole aux habitants de Constantinople protobyzantine. Chaque texte est précédé d'une courte et précieuse introduction sur sa date, son contexte de rédaction, son/ses auteur(s) présumés, et ses éventuelles sources d'information. Ces extraits abordent plusieurs thèmes, tel l'aspect légendaire des récits sur l'antique Byzance et sur la fondation de la ville par l'empereur Constantin. Les difficultés que traverse la ville – les soulèvements populaires, les incendies et la grande peste de 542 – sont aussi évoquées à travers divers témoignages écrits contemporains. La *Notitia urbis Constantinopolitanae*, qui constitue la plus importante source topographique conservée pour cette période, est également reproduite intégralement. D'autres textes ont trait aux cérémonies de la cour impériale ou à des histoires légendaires. Ces dernières montrent à quel point les habitants de Constantinople croyaient à l'intervention des forces célestes dans leur quotidien et au destin sacré de leur cité. Le dernier texte de ce corpus est particulièrement intéressant car il constitue le plus ancien récit d'un voyageur étranger conservé, écrit par un Chinois en visite à Constantinople au VII<sup>e</sup> siècle. Il faut sans réserve saluer le travail gigantesque accompli par A. Berger pour aboutir à cette admirable synthèse qui a trait non seulement à l'histoire politique et religieuse de Constantinople protobyzantine, mais aussi à l'évolution de son paysage urbain. En croisant les textes, l'histoire et l'archéologie, il parvient à donner, avec un souci didactique remarquable, une image très complète de cette ville en constante mutation au cours de l'Antiquité tardive.

Catherine VANDERHEYDE

Yanick MAES, Jan PAPY & Wim VERBAAL (Ed.), *Latinitas Perennis. Volume II. Appropriation and Latin Literature*. Leyde, Brill, 2009. 1 vol. 16,5 x 24,5 cm, vii-248 p. (BRILL'S STUDIES IN INTELLECTUAL HISTORY, 178). Prix : 107 €. ISBN 978-90-04-17683-6.

Ainsi que le volume I qui parut également chez Brill en 2007, ce recueil est « incontournable » pour tout qui directement ou indirectement s'occupe de la langue latine. En effet, chaque contribution est d'une très haute qualité (allant d'excellent jusqu'à brillant). Étrangement, ma conclusion précède à ma recension succincte. En fait, cela devrait être l'inverse. Cependant, je ne veux pas laisser le lecteur dans l'incertitude et j'irai droit au but puisqu'il est impossible de recenser chaque article séparément. En outre, au fond, une recension au sens classique du terme est superflue. Car, si on lit l'« Introduction » de Yanick Maes portant un titre vraiment trop modeste *Continuity Through Appropriation? By Way of Introduction*, non seulement on est plongé immédiatement dans une matière bien complexe d'*Appropriation*, d'évolution de notions scientifiques concernant la *réception*, *l'intertextualité*... mais on trouve également un résumé formulé brillamment de chaque article, condensé à chaque fois en un seul paragraphe et muni en outre d'un appareil de notes très vaste. L'expression *By Way of Introduction* doit donc assurément être prise au sens métalinguistique, car la contribution de Maes est en soi un article extrêmement louable sur des articles très complets. Le tout a été bien délibérément divisé en chapitres. Aucun auteur ne coupe l'herbe sous les pieds d'un autre et tous se complètent de manière impeccable. Après avoir mentionné la notion d'« intertextualité » (p. 1 et 3), Maes est complété parfaitement dans la contribution de Harm-Jan van Dam *Taking Occasion by the Forelock: Dutch Poets and Appropriation of Occasional Poems* p. 119, note 90, par une question critique : pourquoi Gérard Genette dans ses œuvres, d'ailleurs excellentes, dans le domaine de la « transtextualité » et sur les traces de la vision de la sémiotique de Julia Kristeva (surtout dans *Palimpsestes : La littérature au second degré*, 1982) ne souffle mot sur la notion d'« adoptivum » ? Nous l'avons dit : il est impossible de recenser chaque article. Le spectre est en effet tellement large et la qualité si élevée qu'on ferait tort aux auteurs si seulement on essayait de le faire. J'en sélectionne quelques-uns qui frappent l'œil (indépendamment de l'ordre des chapitres dans lequel ils ont été classés). L'article de Walter Berschin *Is There such a Thing as a Latin Epochal Style ?* (p. 181-200) est un vrai bijou tant par rapport à l'évolution qu'à la transmission du latin. N'importe quel professeur de latin peut y faire la cueillette pour étoffer son cours. La même chose pour Christopher S. Celenza *End Game: Humanist Latin in the Late Fifteenth Century* (p. 201-144). Ce dernier article est indispensable pour tout chercheur dans le domaine de l'humanisme, en particulier celui de l'humanisme italien et de la discussion concernant le latin en tant que langue universelle et invariable d'une part, ou langue sociale et régionalement déterminée tant dans l'Antiquité qu'à la Renaissance de l'autre. Quant à la réception et les formes d'adaptation des textes antiques, George Hugo Tucker fait une fois de plus preuve de son savoir incroyable dans son article *The Language of Grief and the Poetics of Conjugal Mourning: From Euripides to Joachim du Bellay* (p. 65-94). Dans ce volume II également, la mise en page et la clarté sont excellentes. Brill fait honneur à sa réputation. Il est difficile de proposer des ajouts ou des corrections dans un recueil d'une telle qualité. Peut-être puis-je me limiter à quelques suggestions. Dans l'article captivant de Christine Walde *Roman Dream Works* à la page 22 § 1 je mentionnerais à côté de Phèdre certainement aussi Plaute dans les comédies duquel les esclaves sont souvent représentés comme l'incarnation du « bon sens » (e.a. Sosia dans l'*Amphitruon*), et à la page 19 je corrigerais la dittographie *the the* (§ 2). La manière dont Lucrèce est

traité ici est vraiment exemplaire. Toutefois, aux p. 29-30 (e) manque une analyse psychologique moderne de la mémoire *loci* (sémantique ?...). L'article d'Alessandro Barchiesi *Exemplarity: between Practice and Text* est également de la même grande qualité. La seule chose qui me manque ici est une référence au *De Conscribendis Epistolis* d'Érasme où celui-ci traite à fond de la problématique des *Exempla* tant dans l'Antiquité qu'à sa propre époque. Même chose pour Pline le Jeune lorsqu'il fait entrer en scène Arria Maior (Ep. 3,16) comme un véritable *exemplum*. J'ai déjà fait l'éloge de la contribution de G. H. Tucker. Je comprends que le *topos* « être enterré ensemble sous un seul tumulus » soit certes central et que, pour ce qui est de la littérature antique, il soit impossible de concentrer tout traiter dans un seul article. Néanmoins il manque le passage célèbre d'Ovide *Met.* IV, 157 où Thisbé supplie les dieux de *componi tumulo non invidetis eodem* ensemble avec son Pyramus. Enfin, dans l'article précité de H.-J. van Dam où il décode deux grands monuments (avouons-le) de l'humanisme (Daniel Heinsius et Hugo Grotius) (p. 112), il manque sous la rubrique « Vergil's praise of natural philosophy » une mention de Lucrèce. Ma conclusion générale : une œuvre excellente !

Rudolf DE SMET

Elena THEODORAKOPOULOS, *Ancient Rome at the Cinema : Story and Spectacles in Rome and Hollywood*. Exeter, Bristol Phoenix Press, 2010. 1 vol. 13,5 x 24,5 cm, 199 p., ill. (GREECE & ROME LIVE). Prix : 15,50 €. ISBN 978-1-904675-28-0.

Spécialiste de la poésie latine aussi bien que du 7<sup>e</sup> Art, Elena Theodorakopoulos enseigne à l'Université de Birmingham. L'auteur s'attache dans son livre à l'imagerie « spectaculaire » de l'Antiquité romaine véhiculée par le cinéma depuis le tournant des années 1960. Une imagerie oscillant entre le réalisme et le visionnaire, qui se dégage de six chapitres centrés chacun sur un péplum significatif et encadrés par une solide introduction méthodologique et une synthèse générale. À savoir : « 'Tale of the Christ' or 'Tale of Rome' ? » (*Ben-Hur*, W. Wyler, 1959) ; « The Politics of Story-Telling » (*Spartacus*, S. Kubrick, 1960) ; « The Filmmaker As Historian » (*La Chute de l'empire romain*, A. Mann, 1964) ; « Making It New ? » (*Gladiator*, R. Scott, 2000) ; « Rome and the Penny Arcade » (*Titus*, J. Taymor, 1999), et enfin « 'Farewell to Antiquity' or 'Daily Life in Ancient Rome' ? » (*Fellini Satyricon*, F. Fellini, 1969) – seul titre à déroger en tous points au contexte hollywoodien du corpus, et dont il eût été dommage de faire l'impasse, vu sa prégnance durable auprès de maints latinistes. Si Theodorakopoulos ne manque pas de rappeler que *Gladiator* a contribué – grâce à la révolution numérique – au *revival* d'un genre qui vit le jour dès l'époque du cinéma muet, mais fit surtout florès dans les années 1950 (quand il s'agissait de concurrencer la télévison naissante au moyen du CinémaScope et du Technicolor), les pages consacrées au *Fellini Satyricon* et à *Titus* nous engagent à une série de réflexions bien plus alléchantes sur la tentation de revisiter un certain passé, au seuil d'un âge planétaire que d'aucuns mettent volontiers en parallèle avec la parabole édifiante qui fut celle de l'empire romain. Toutefois, là où le génial cinéaste de *La dolce vita* bouleversa en profondeur la représentation des contemporains de Pétrone en privilégiant tout ce qui sépare l'homme moderne de la *Weltanschauung* d'une humanité presque aussi éloignée de la nôtre que s'il nous invitait à explorer en rêve la topographie d'une autre